

14^{me} ANNÉE.

N° 397 B.

TOUS LES JEUDIS.

8 MAI 1941.

1 fr. 50

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



G A B Y
MORLAY

Ciné-club des AMIS de la Revue de l'Ecran

Samedi dernier, au cours de notre séance hebdomadaire, les membres du Club ont pu bavarder dans l'intimité avec le jeune et sympathique Jean Mercanton qui, pour nous voir, avait pu échapper à ses nombreuses occupations actuelles. Pendant la conversation très animée qui se développa on parla des derniers rôles de Mercanton et de nombreux problèmes cinématographiques.

Notre prochaine réunion aura lieu samedi prochain 10 mai, à 17 heures. Nous aurons le plaisir de recevoir et de présenter aux membres du Club la charmante artiste

GABY ANDREU

vedette féminine de *L'Heritier des Mondésir*. Cette séance est réservée uniquement aux membres. Les adhésions nouvelles sont reçues à la Réunion et à la Permanence du Club, les lundis et vendredis de 18 h. à 19 h.

Nous rappelons que vendredi 9 mai, à 18 h. se tiendra la réunion de travail pour les adhérents qui ont accepté de collaborer matériellement aux différentes branches de l'activité du Club. Les concours nouveaux seront reçus avec reconnaissance.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 50 frs., 6 mois : 28 frs., 3 mois : 15 frs.
Suisse :
27 Kanonengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ; 3 mois : 3 fr. 50 ; le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 100 fr., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.

Autres pays :
1 an : 125 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 406-62)

Lire dans notre prochain numéro le premier compte-rendu de *La Vénus Aveugle* d'Abel Gance, par Edmond Epardaud, des interviews de Gaby Andreu, Gisèle Préville, etc.

2

ESPOIRS.

JACQUELINE PARIS

Cette grande jeune fille au charme indéniabie et à la démarche aristocratique se fera certainement un jour une place bien marquée dans le cinéma. Elle n'a pas encore fait grand' chose — Jacqueline Paris l'avoue humblement — mais depuis 1938, année où elle fut couronnée « Miss Photo » elle n'est pas restée inactive. Après avoir travaillé avec Françoise Rosay et Louis Juvet, Jacqueline Paris interprète de nombreux rôles dans les émissions de *Radio 37* dirigées par Roger Féral et René Lefèvre. C'est à la même époque qu'elle débute à l'écran jouant un petit rôle de dactylo dans *La Vierge folle*.

Vint la guerre. Jacqueline Paris qui avait fait son P. C. N. occupa une place de préparateur en chimie dans une usine de guerre et fut ensuite pendant plusieurs mois ambulancière sur le front d'Alsace.

Après l'armistice, c'est une tournée théâtrale de deux mois et demi dans *L'Escalade du Bonheur*, avec Albert Préjean et René Dary où elle joue le rôle de la fiancée du premier. Au studio, c'est un petit rôle dans *Les Petits Riens*. Aujourd'hui, c'est un en-



gagement pour tourner dans *Le Club des Soupirants* dont Maurice Gleize vient de commencer la réalisation aux studios Pagnol. Cette fois encore Jacqueline Paris joue le rôle d'une dactylo. Aurait-elle l'intention d'occuper la place laissée vide depuis que Marie Glory s'est consacrée à d'autres genres de rôles ?

— Je sais bien que je monte très lentement les échelons de la carrière — nous a déclaré Jacqueline — mais je préfère ne pas me précipiter pour ne pas dégringoler après. Quand je monte une marche, je tâche de bien m'y installer avant d'essayer de franchir la suivante. Je tiens à garder mon équilibre !

Sages paroles !

F.



FRANCETTE ELISE

une scène que devant une caméra. Elle a appartenu au Théâtre du Petit Monde et a joué, à Nice *Une femme et un roi*, aux côtés de partenaires aussi importants pour une débutante que Gaby Morlay, Henri Rollan et Marcel Vallée.

Francette est évidemment impatiente de faire quelque chose de marquant, de définitif. Cette envie est légitime chez cette petite artiste, mais y a-t-il beaucoup de ses camarades qui ont eu la chance de jouer dans deux films depuis l'armistice ?

C'est pourtant bien le cas de Francette que notre collaborateur et ami de Chukry-Bey a présenté aux producteurs de *Nous les Jeunes*. Elle fut engagée d'emblée et alla tourner les extérieurs de ce film de Louis Cuny pendant plus de trois semaines. Comme on le sait les prises de vues de cette bande ont été interrompues. Dès que la réalisation reprendra, Francette Elise reprendra sa place au studio à côté de Jacqueline Roman, Jean Daurand, Louis Ducreux, Marc Anthony et tous les autres. Entre temps, elle a tourné avec Maurice Cammage dans *Mélor* de Jacques Chabannes.

Et voici comment Francette Elise fit ses premiers pas dans le cinéma, ses premiers pas qui ne seront sûrement pas les derniers...

F.

Car Francette Elise se sent aussi bien sur

3

L'AVENTURE DU COLONEL LAWRENCE

Épopée Photogénique

par LÉON BOUSSARD

Lawrence qui lança, en lui laissant faire son portrait, le photographe d'art Coster très connu à Londres, fut d'ailleurs un des pionniers de la pho-

ra, lorsque la paix reviendra dans ce monde bouleversé, faire patiemment une reconstitution photographique de cette épopée unique, une évocation filmée d'où se dégagera cette atmosphère d'héroïsme, de mystère, voire d'anxiété qui font la puissance et le succès des vrais films.

L. B.



LE COLONEL LAWRENCE
ou par Farinole

Le mystérieux colonel Lawrence, écrivain, archéologue, historien, stratège, agent du Service Secret, Roi sans couronne de l'Arabie, ce grand serviteur de l'Angleterre, devenu l'ennemi de son pays, est l'homme le plus méconnu de notre temps. Et pourtant son histoire est cent fois plus étrange que sa légende. Il voulait la révolte dans le désert, la guerre sainte dans le cadre de l'Orient, pour faire renaître la grande Arabie, pour réaliser dans l'âge mûr, un rêve de sa jeunesse ardente. D'où cette étonnante aventure dont l'apogée fut l'entrée dans Damas. L'Angleterre ne tint pas les promesses faites aux Arabes. Alors, poursuivi par le remords, pensant avoir commis une félonie, le fameux colonel dont le monde entier parlait, refusa tout honneur, tout laurier, tâchant à s'oublier soi-même en se faisant, sous un nom d'emprunt, simple soldat, tout comme au Moyen-Age il se fut fait moine. Au moment où ses amis lui voulaient faire rencontrer le chancelier Hitler... I se tue en moto-cyclette sur une route du Dorset.

Une telle existence porte en elle-même le prétexte et la matière d'un grand et beau film. Le célèbre producteur hongrois, naturalisé anglais, Alexandre Korda, mari de Merle Oberon, fut le premier à y songer. Il envoya même son frère à Zoltan glaner des images dans le Proche-Orient, à la veille de la guerre (celle de 39), un acteur britannique avait été désigné.

Cependant Lawrence, au cours de sa vie s'opposa toujours énergiquement à la réalisation d'un tel film, allant même trouver Korda pour lui exposer son point de vue à ce sujet. Il voulait la paix et avait horreur et un mépris indescriptible pour cette fausse publicité que lui avaient faite des plumitifs en mal de copie. Ce qu'il voulait à tout prix éviter, c'était une interprétation tendancieuse ou une déformation romancée comparable à cette littérature de bas étage (genre *Roi des Sables*), en marge de toute vérité historique ou psychologique.

photographie documentaire. De ses voyages, randonnées, balades et guérillas, il avait rapporté des milliers et des milliers de photos qui sont maintenant la propriété de son frère Arnold professeur à l'Université de Cambridge. Ajoutons à cela qu'il ne détestait pas d'aller incognito dans tous les cinémas de Londres.

Sans aucun doute, en respectant le texte et l'esprit des *Sept piliers de la Sagesse*, récit des campagnes de Lawrence, en se basant sur les photos prises par le fameux colonel, on pour-

NOUVELLES D'ARGENTINE

— Jetant un coup d'œil sur le passé, le journal *Imparcial Film* de Buenos-Ayres fait une brève histoire du cinéma argentin. Le pionnier de ce cinéma fut Mario Gallo, qui en 1908, réalisa avec Giovanni Grasso, acteur italien *La mort civile*. Puis Humberto Cairo produisit *Bleza Gaucha*, le premier film qui représenta un effort sérieux et qui démontra que ce n'était pas une utopie que de vouloir faire du bon cinéma dans ce pays. Parmi les autres, maintenant oubliés, le journal rappelle Federico Valle, dans les studios de qui furent tournés presque tous les films argentins. De ceux qui travaillaient alors il faut rappeler José Ferreyra qui mit en scène *Campo Ajuera*, *De Vuella At-pago*, *La Gaucha*, puis Edmo Cominetti, metteur en scène de *Los Hijos de Naidas*, et *El Matrero*. Et enfin, Giulio Irigoyen, qui débuta dans la mise en scène en 1916 avec le film *Carlitos y Trilón*, film comique qui obtint un gros succès.

— La Générale Sud-Américaine a commencé son activité, cette activité englobera les zones du Mexique, de Cuba, des Antilles, l'Amérique du Sud et du Centre. Parmi les films du premier programme sont inscrits : *Solo per te*, interprété par la grand ténor italien Beniamino Gigli et Maria Cebotari sous la direction du metteur en scène bien connu Carmine Galione. *L'île des Veuves*, avec Marcelle Chantel; *Si j'étais le Patron*, avec Fernand Gravey et Mireille Ballin; *Maternité*, avec Françoise Rosay et Félix Oudart, etc...

— Aux Ets de la Nira on vient de terminer *Pierra Adentro*, de Tino Dabl. Aux établissements E.F.A. on a commencé *Si yo fuera rica*, avec Arminda Ledesma, Estaban Serrador et Luis Condolini. A la Sonofilm on réalise *Casa Dolce Casa*, mise en scène de Moglia Barib, avec Olina Bozan. Pedro Maratea, acteur sud-américain très connu, vient de terminer *Los Caranchos de la Florida*, et a commencé *El Ingles de Los Guacos*.

J. D.

ART ET INDUSTRIE

Après nos regards sur l'organisation et sur divers aspects techniques du cinéma allemand, nous allons essayer de le passer rapidement en revue du point de vue artistique, d'après les témoignages récents de plusieurs spécialistes de divers pays qui ont eu la faculté de l'étudier sur place, et en particulier d'après le célèbre critique italien Mario Puccini.

L'impression première est que le cinéma allemand réserve certainement des surprises. C'est une industrie équipée comme aucune autre ne pourra l'être de longtemps en Europe. De plus, il y a en Allemagne, aujourd'hui, un nombre très important de gens qui connaissent à fond les ressources, les moyens, les « trucs » du cinéma, au sens technique et spectaculaire. Ainsi, les opérateurs emploient tous un « ton » commun, clair, efficace, bon à tous les usages. Les acteurs obéissent à la tradition d'une solide école qu'on peut placer à mi-chemin entre la romantique et la réaliste. Le groupe nombreux des metteurs en scène qu'on peut appeler « moyens » possède une commune mesure narrative dans laquelle il n'y a presque pas d'erreurs, qui donne beaucoup d'unité et de continuité à la pellicule et ils dirigent les acteurs avec bon goût. Le produit paraît confectionné avec soin et habileté. On ne peut pas ne pas penser à la caractéristique prin-



Willy Forst et Olga Tschekowa dans *Bel Ami*, d'après l'œuvre de Guy de Maupassant

cipale du cinéma américain courant. Et il faut se dire que c'est ainsi que les publics arrivent à aimer certaines marques de films, sachant de pouvoir toujours compter sur une saveur donnée, toujours à peu près la même et qui leur plaît.

Dans la grande moyenne, le film allemand est un film « standard ». Discus dans des cas exceptionnels, il atteint la gran-

par
JEAN DEVAU

de valeur. La technique de ce « standard » est pure, simple : les mouvements de l'appareil de prises de vues sont aisés ; le montage est fluide, précis.

Pour les œuvres de grande classe on peut diviser les films en deux grandes écoles : celle de la production purement artistique, qu'il ne nous a pas été donné encore de juger, et celle assez nombreuse, des « colosses », des films à haut coût de production, à grand succès et de large exportation non seulement dans les pays collaborant avec l'Allemagne mais également dans les autres.

Citons pour la catégorie des films artistiques, *Six heures de permission*, de Karl Ritter, les deux ou trois meilleurs films de

Willy Forst ou de Gustav Ucicky. *Le roman d'une femme*, de Grundgens, et quelques autres. Encore y trouve-t-on toujours ces éléments propres au film standard qui assurent le succès d'encaisse. En un mot, les meilleurs films allemands sont à cheval sur les deux classes. C'est d'ailleurs un peu ce qui se produit en Amérique.

A la catégorie des films standard à valeur artistique, appartient *Opérette*, de Forst. C'est un excellent exemple de film musical dans lequel la musique agit comme un véritable personnage, dans lequel on la « voit » en une interdépendance continue entre l'œil et l'oreille. L'impression est excellente.

A côté de Willy Forst, un des meilleurs réalisateurs de films allemands de cette catégorie de films qui peuvent se placer à cheval entre l'excellent standard et le film artistique, est Gustav Ucicky. En psychologue, Ucicky semble préférer les sujets plutôt communs, mais il les revigore par une construction très solide des personnages et du drame et il a le don d'un ton particulièrement émotif dans toute sa photographie. Il voit Vienne d'une manière à la fois réaliste, poétique et intime et de façon telle que les cinéastes allemands disent qu'il y a maintenant « une Vienne d'Ucicky comme il y a un Paris de René Clair ».

L'exemple le plus frappant des films de la catégorie des colosses est *Bismarck*. C'est un gros effort industriel, c'est un film plein d'acteurs et de décors, de costumes, d'anecdotes historiques. La reconstitution de l'atmosphère, l'habileté dans le dialogue qui prend son intérêt dans les subtilités diplomatiques du grand Chancelier, dans les discussions qu'il a avec le Roi, avec les ambassadeurs ainsi qu'avec ses amis et avec ses ennemis, en sont les qualités dominantes.

Puccini écrit que ce film si réussi ne peut être considéré comme un film artistique. Il est en effet, dit-il, presque sans mouvement et sans fantaisie visuelle.

D'autres grands films ont ce même caractère : *Ma vie pour l'Irlande*, mise en scène de Kimich et surtout *Le Grand Roi*, de Veit Harlan. *Le Grand Roi* est un parallèle entre la guerre actuelle et la guerre de sept ans, l'amitié avec la Russie, le blocus de l'Autriche, etc... un parallèle entre le Chancelier Hitler et Frédéric II. Veit Harlan est un polémiste plein de talent et d'énergie. Acteur de théâtre, il est devenu un des plus importants metteurs en scène du cinéma

(la suite en page 5).

VEDETTES
D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

A S S I A

par
LEO SAUVAGE

Les blondes ne manquent pas dans le cinéma français, et il en sera sans doute ainsi aussi longtemps que les coiffeurs ne manqueront pas de matières colorantes, ou plutôt de matières décolorantes. Mais ce qui se rencontre à coup sûr moins fréquemment dans les studios, c'est une blonde qui ait du talent. Car si le talent n'est pas donné à tout le monde, il semble que les blondes scient particulièrement mal partagées à cet égard. Et la blonde « piquante » est certainement plus rare que la blonde « fade et inexpressive, la blonde « fadasse ».

Mais laissons-là ces considérations capillaires, d'autant plus qu'Assia, aujourd'hui, je crois, est rousse. Et pourtant, elle avait déjà diablement de talent en puissance, quand, blonde et menue, les yeux bleus manieusement interrogateurs sous la frange bouclée, elle donnait des scènes boulevard des Invalides, chez René Simon, ou se fai-

allemand. La critique italienne déjà citée dit, qu'il n'est pas cependant un artiste, mais que son cinéma « incapable de poésie, est plein de force et épouvantablement peureux de fer-veur ».

Avant tout autre souci, le cinéma allemand a voulu s'organiser comme une véritable grande industrie. Il ne faut évidemment pas demander à des produits industriels plus qu'ils n'ont eux-mêmes l'intention d'offrir. Il est certain, d'ailleurs, que la préoccupation artistique n'est pas étrangère aux dirigeants allemands, de même qu'elle n'échappe plus aux producteurs américains dont certains avaient l'habitude de comprendre dans leurs programmes un ou deux films sur le succès commercial desquels ils ne comptaient pas et qui essaient maintenant de donner les aspects de l'art à leurs productions, visant au grand succès du public.

Nous pensons que le cinéma, désormais, doit raisonnablement être défini « un art-industrie » et qu'un film, actuellement, ne peut être considéré comme réussi s'il ne satisfait pas un très grand nombre de spectateurs. Il n'est donc que d'attendre que l'organisation allemande donne son plein rendement.

Jean DEVAU.



sait sermonner par Charles Dullin à l'Ecole de l'Atelier. Mais ce sont les cours de Juvet qui, sans doute, lui portèrent le plus de chance, car ils lui valurent sa première apparition, en plein feu, dans *Amphytrion 38*.

Les vrais débuts d'Assia, cependant, eurent pour cadre la petite scène du Théâtre de l'Œuvre, à Montmartre. C'était dans *Gwen et sa meute*, un spectacle vraiment jeune, en avance sur tous les « spectacles de jeunes » qui allaient suivre, et où la frimousse intelligente et sensible d'Assia ne pouvait pas ne pas attirer l'attention. Armand Salacrou, précisément, était dans la salle, et quand ses *Frénétiques* connurent leur première triomphale au Théâtre Daunou, Assia y avait un rôle important aux côtés de Spinelly et de Henry Guisol.

La place d'Assia parmi les jeunes comédiennes sur lesquelles on compte est désormais solidement établie. Après *La Prisonnière*, au Théâtre de la Michodière elle part en tournée en Belgique où elle joue notamment le principal rôle de *L'âge de Juliette*, de Jacques Deval. On la voit encore à la Madeleine, au côtés de Gaby Morlay, dans *Victoria Regina*, puis la voilà engagée au Théâtre Daunou où, pendant deux saisons, elle sera la partenaire attitrée de Jean Paqui. Toutes les pièces un peu sentimentales que crée le Daunou pendant cette période eurent Assia pour héroïne, et toutes lui devinrent une fière chandelle, car de la sentimentalité à l'ennui il n'y a qu'une marche à descendre, et Assia, au contraire, leur en faisait remonter deux avec son sourire plein d'esprit et son aisance sans artifice. Citons *Dame Nature*, *L'âge dangereux*, *Le Nid*, *La Réussite*, *Champion* aussi, où non seulement elle sauvait avec son tempérament un rôle qui en était dépourvu, mais chantait avec son charme si étranger à la saccharine des airs de Jean Tranchant.

Mais après avoir conquis sa place au théâtre, Assia devait trouver au studio l'emploi qu'elle mérite. On la vit comme parte-

naire de Roland Toutain dans un film qui, malheureusement, ne sortait pas une minute de ce triste potager où fleurissent les navets. Puis elle fit de courtes apparitions dans divers films où son sourire rayonnant, comme dans *Mayerling*, par exemple, concentrait toujours l'attention sur les quelques mètres où il figurait. Le théâtre d'ailleurs ne la lâchait pas pendant ce temps-là. Et c'est une très grande partie qu'elle joua dans *Nous ne sommes pas mariés*, de Michel Duran, où elle avait comme vis-à-vis un homme qui n'accepte pas n'importe quelle partenaire, je veux dire Pierre Blanchar.

On l'a revue, il n'y a pas longtemps, dans des tournées théâtrales comme celle de *Trois et Une*, et surtout dans le film *Le Grand Elan*, où elle forme avec Maurice Baquet un couple ravissant de jeunesse et d'allant. Les projets, maintenant, ne lui manquent pas. Projets de toute sorte d'ailleurs :

— René Simon, dit-elle, m'a fait jouer la tragédie dans *Iphigénie*. A la radio, on m'a donné à interpréter un « conte japonais » de H. R. Lenormand. Je ne serais pas heureuse si je devais être cantonnée tout le temps dans un même rôle. A moins, — ajoute-t-elle après une hésitation sur laquelle une moue décidée a vite fait de jeter un pont —, à moins qu'un producteur français ne prépare un jour un film comme *Vacances* — vous vous souvenez ? — et qu'on me donne l'occasion de m'y dépenser, de m'y ébattre, d'y vivre comme Katherine Hepburn...

Eh, pourquoi pas ?

ACHAT BIJOUX
Vente-Echange
BRILLANTS - ARGENT
Pièces démonétisées argent
"NICOLAS"
36, RUE VACON (l'étage)
Marseille

VIES

Depuis près de quinze ans, le cinéma nous favorise tout spécialement du spectacle des « vies privées » de quelques rois ou reines — à peu près toujours les mêmes — qui semblent avoir été légués à l'écran avec leurs pourpoints, leurs donjons, leurs dagues et leurs passions, par le romantisme le plus pur. L'antithèse entre l'amour et le pouvoir, la faiblesse et la puissance — faiblesse du cœur, puissance du sceptre — est passée presque directement, avec son cortège de confidents, de conspirateurs, de bourreaux et de c'airs de lune, du Boulevard de 1840 aux studios, sous les mêmes prétextes qui se nomment toujours Henry VIII, Anne de Boleyn, Marie Stuart, Elisabeth d'Angleterre, Christine de Suède, Napoléon et quelquefois même Hélène de Sparte, car l'antiquité ne perd jamais ses droits...

L'attrait du public pour les sujets historiques mériterait d'être étudié d'assez près, d'autant qu'il est presque toujours déçu. Il

par
CLORINDE

est fait de sentiments complexes et curieux. D'abord, le plaisir extrême de se faire conter Peau d'Ane. L'Histoire est une manière de conte de fées pour grandes personnes. Charme des rois, des chevaliers, des princesses, compagnons familiers de nos six ans, vous nous envoûterez longtemps... Caché sous cet innocent et joli plaisir, il y a aussi certain goût un peu coupable pour l'indiscrétion, le scandale, les portes dérobées, le document compromettant. Joignons-y la satisfaction de voir s'animer ces vénérables statues, ces grandes figures au nom desquelles nous avons pâli sur d'arides devcirs d'histoire (les dates, les traités, les guerres) et qui, sous nos yeux émerveillés, descendent bruyamment de leur scèle pour venir nous raconter leurs petits ennuis personnels, et nous avouer qu'ils sont en somme des gens comme vous et moi.

Tout cela, assurément, ne manque pas d'intérêt. Malheureusement... De quoi traitent les « vies privées » cinématographiques? De l'amour. L'amour qui promène son fléau égalitaire sur toutes les têtes, qui engendre tous les ridicules et tous les sublimes, et dent « la garde qui veille aux barrières du Louvre, etc... ». L'amour, toujours semblable à lui-même, quoi qu'il arrive. Du moins à en

juger par les films historiques... car Stendhal, au moment de la première floraison du drame « à costumes », notait déjà combien les événements, cruels, paisibles, ennuyeux, imprimaient leur marque sur les façons de s'aimer. Des différences qui peuvent exister entre les amours d'un Napoléon et celles d'un Louis XIII, le cinéma jusqu'à présent

En haut : Charles Boyer et Greta Garbo dans Marie Walewska ; en bas : une scène de la Reine Victoria, avec Anna Neagle.

ne semble pas avoir pris bien clairement conscience. On s'aime toujours selon le style mis à la mode par le dernier grand succès de la saison, quel que soit le siècle éviqué. Quels que soient le roi ou la reine élus, nous les verrons toujours aux prises avec le même drame, exactement comme si le cinéma était



En haut : une scène de L'Appel du Silence de Léon Poirier ; en bas : une scène de Marie Walewska.



événements aussi connus que la date de la bataille de Marignan.

Les amours scandaleuses ou tragiques des grands de ce monde sont justement ce dont le public est le moins privé. Du pamphlet à la chanson satirique, des mémoires secrets aux documents diplomatiques, de l'anecdote

à l'opérette, rien n'est si galvaudé que les faiblesses royales ou impériales. Rien n'a jamais si peu privé le public, rien ne lui a jamais été si copieusement révélé sur l'instant, plus tard, ensuite... Je ne parle pas ici, bien entendu, de faits exacts. Les scénaristes des « vies privées » non plus, d'ailleurs. Elisabeth Tudor aimait le jeune Essex ? Vingt drames nous avaient instruits de cette passion tumultueuse, sur laquelle, il faut bien le dire, les historiens évitent de se prononcer, car, après tout, Essex était peut-être simplement le fils d'Elisabeth. Mais peu importe. Il y a toujours eu deux Elisabeth : la vraie que l'on connaît fort mal, et l'autre, celle du théâtre, du roman et de l'écran, une personne qui finit par devenir ennuyeuse à force de se ressembler.

Ce qui aggrave encore les choses, dans cette malheureuse affaire de vies privées, c'est que les vedettes s'y trouvent mêlées, comme elles le furent de tous temps. Victorien Sardou, dont il est à propos de faire remarquer que ses collections et ses documents sont actuellement en la possession de M. Sacha Guitry, vous cuisait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un petit drame bien mitonné où Réjane, Sarah-Bernhardt et autres gloires de l'époque, avaient le privilège de paraître sous le costume soigneusement reconstitué de Théodora, de Mme de Montespan, de Louis XIV, etc... et de s'entendre acclamer par des figurants superbement vêtus et remplis d'esprit, ce qui n'est jamais désagréable. Cela ressemble un peu à l'histoire des gens qui font tourner des tables et n'évoquent rien moins que Cléopâtre, Jules César, Clémenceau ou Rudolphe Valentino, lesquels ne manquent pas de leur faire des confidences sensationnelles. Victorien Sardou se piquait d'érudition, surveillait jalousement les détails de la mise en scène, mais n'hésitait pas à mettre dans la bouche de Théodora, Impératrice de Byzance parlant d'un jeune gaulois : « Ma chère... ces Parisiens, comme ils sont provinciaux... » ou quelque chose d'approchant. De même, monsieur Sacha Guitry se plaît à revêtir le costume de François I^{er} de Napoléon III, ou de Louis XV, pour nous faire part de ses impressions personnelles sur l'Histoire de France, de sorte qu'on a la surprise d'entendre un Clouet, un Nattier ou un portrait de Nadar s'exprimer avec la légèreté spirituelle et abondante propre à M. Sacha Guitry.

En vertu du même principe on choisit, par exemple, Marlène Dietrich pour jouer,

PRIVÉES

toutes jambes dehors, le rôle de la Grande Catherine qui était physiquement une personne brune, plantureuse, dont le visage un peu empâté éclatait d'esprit, d'énergie, de finesse et d'orgueil. On choisit Greta Garbo pour incarner Christine de Suède, espèce de petit avorton d'une laideur fantastique, sale, débraillé, crochu, agité et prodigieusement intelligent... On choisit Katherine Hepburn pour évoquer Marie Stuart, la plus tendre des passionnées, la plus blonde des reines, la plus charmante des despotes, un miracle de fraîcheur, de douceur soumoise et de violence secrète... On confie à Charles Boyer... Mais il est inutile de poursuivre. Peu importe, répondra-t-on, l'aspect physique de l'acteur, si son talent lui permet de s'intégrer totalement à son personnage... Oui. Mais prenons le cas de Laughton qui, justement avait l'avantage de ressembler vaguement à Henry VIII. Il était parfait, admirable... mais le metteur en scène qui lui faisait arracher une cuisse de poulet à belles dents semblait avoir oublié qu'Henry Tudor fut l'un des hommes les plus fins, les plus cultivés, les plus érudits de son temps. Pour le plaisir d'étonner par un trait de mœurs, il défigurait complètement son personnage... On en revient toujours à la vieille tradition romantique : celle qui consiste à cosumer des marionnettes et à les agiter au bout de ficelles, dans un feu d'artifice de mots d'esprit... Vies privées ? Privées de quoi ? Ne serait-ce pas de cette vie intérieure intense « revêcue » qui faisait briller les yeux noyés de larmes de Falconetti dans la *Passion de Jeanne d'Arc*, ce chef-d'œuvre de Carl Dreyer ? Qui a pu, l'ayant contemplée, oublier cette image de Falconetti, la peau semée de tâches de rousseur, les lèvres sèches, le crâne tondu, les épaules serrées dans une petite tonique fripée, pleurant sous sa couronne d'osier... Ce n'était plus ni Falconetti, ni Jeanne d'Arc. C'était un visage humain offert dans son émouvante nudité, hors le temps et l'espace, une vision si douloureuse qu'elle serrait le cœur pour longtemps, tendrement, fraternellement...

Pourquoi ? Parce que justement — et c'est là que je voulais en venir — dans ce film de Carl Dreyer, l'anecdote n'existait absolument pas, le costume était réduit au minimum, le décor d'une sobriété extrême. Le théâtre était rigoureusement banni, avec ses prodiges, son atmosphère ravissante — d'ailleurs — de truquage et de jeu compliqué. Tout y était simple, dépouillé, pur comme un procès-verbal. C'était du cinéma parfait, et de l'histoire parfaite. Certes, Norma Shearer était bien belle, avec sa petite frégate de fantaisie sur la tête et tout cela devait coûter fort cher, mais imaginez Françoise Rosay revêtue de la robe noire, du grand fichu montant et du petit bonnet de Marie-Antoinette, dans une cellule éclairée par une mauvaise chandelle et écrivant une dernière fois à ses enfants... Vous n'avez pas

besoin de déranger six cents figurants. Deux gendarmes suffisent... N'avez-vous pas là une tragédie toute composée, et l'actrice qu'il faut pour l'animer ? Prenez Pierre Blanchar et faites-lui recréer la vie de Bernard Palissy, cette lutte épique, secrète, acharnée, passionnée contre le feu, la matière, la couleur, la misère... Qu'on voie dans la chaleur arcente du feu se tordre et éclater ces serpents, ces feuillages dont Palissy modelait la forme inquiétante et opulente. Vous n'aurez pas besoin pour émouvoir le public d'inventer autre chose... La vie privée de Louis XIV ? Le roman de la Duchesse de Bourgogne, morte à vingt-six ans après avoir marqué de ses petites mains la diplomatie européenne ? St-Simon a composé les scénarios, les découpages, les dialogues, et, ma foi, il a pensé à tout... Il a noté les attitudes, les expressions de visages, les larmes, les rires, les gestes, l'atmosphère, les mots à l'emporte-pièce... Une grande épopée ? Ouvrez les chroniques de Joinville... Et, plus près de nous, l'exemple du beau film de Léon Poirier *L'Appel du Silence*, ne montre-t-il pas ce qu'on pourrait faire de la vie de n'importe quel homme de cœur, ou d'un héros de la technique, d'un Eiffel, d'un Blériot, en suivant fidèlement, pas à pas, ses travaux, ses espoirs, ses défaites, ses victoires ? Ne pourrait-on unir le documentaire à l'art ? Ne pourrait-on pas nous montrer — que sais-je ! — ce que le public n'a pas l'habitude de voir souvent au cinéma, des gens qui travaillent, qui créent, qui se sacrifient, qui luttent, des gens qui vivent, enfin, d'une vie propre, d'une véritable vie privée.

Avouons-le, le film historique a besoin d'un renouveau. A force d'arranger l'histoire selon des recettes classiques, on a fini par lui ôter tout son intérêt et tout son charme. La véritable histoire, celle des archives des documents peu connus, l'histoire « privée », celle dont le public est précisément « privé » est plus passionnante que tous les romans et tous les drames construits d'une main autoritaire par des spécialistes. Elle ignore, elle, le procédé et ses monotones. Elle ne copie rien, elle n'invente rien. Ce sont les petits papiers du Destin qu'elle vous offre, et le destin est un auteur dramatique de premier ordre, d'une fécondité éternelle. Il vaut mieux ne pas essayer de collaborer avec lui. Il vaut mieux, comme le font les historiens, publier le document intact, en l'éclairant seulement d'un jour favorable. Tous ceux qui l'ont essayé au cinéma ont rencontré des réussites incontestables.

Mais ces réussites peuvent se multiplier, se renouveler : ouvrez quelques cartons d'archives, quelques vieux livres... vous pétrirez à pleines mains une matière vivante extraordinaire, inépuisable... Qui osera l'essayer ?

CLORINDE.



SILHOUETTES.

GABRIEL ROSCA

Gabriel Rosca est ce que l'on pourrait appeler « le parfait artisan ». Il s'en glorifie d'ailleurs à juste titre, car toutes les productions de ce réalisateur, sans être jamais des œuvres qui bouleversent toutes les règles du cinéma (ce que Rosca n'a jamais souhaité), sont toujours des films nets, honnêtes, honorables. Et c'est uniquement dans cette voie que Gabriel Rosca désire persévérer. Il a toujours été un artisan probe et il a l'intention de le demeurer. Il n'a pas d'ambitions démesurées, il sait travailler bien avec peu de choses et le Cinéma français a besoin d'hommes de ce genre plus que jamais.

Rappelons en raccourci la carrière de Gabriel Rosca : étant co-propriétaire d'un studio de la région parisienne, le cinéaste connaissait à fond la technique et tous les mystères du métier. Cela lui a permis de tourner dans des conditions particulièrement avantageuses les films *Calvaire*, une belle histoire à tendances religieuses, *Jim Hackett champion*, *Une Loge... et un cœur*, *Une étoile se lève*, *Rocamboles*, qui remporta un joli succès, *Coqueluche de ces Dames* et enfin *La Mairaine du Régiment d'une cocasserie* incontestable. Ajoutons que Rosca alla tourner en Roumanie un beau film intitulé *Drumul Ietarie* que nous n'avons malheureusement pas vu.

Gabriel Rosca a débarqué tout récemment sur la Canebière, plein d'entrain et d'enthousiasme. Il espère commencer très bientôt la réalisation d'un film d'extérieurs. Il a déjà été question de différents interprètes, Rosca a déjà conféré avec des artistes, des compositeurs, des techniciens, mais aucune indiscretin n'est encore permise.

F.



L'ENFER DES ANGES.

On avait presque oublié cela : des toits en perspective, des rues brumeuses, des flaques d'eau, des visages silencieux, des maisons tristes se détachant sur un ciel sans soleil, ou s'enfonçant lépreusement vers la terre. La première impression de *L'Enfer des Anges*, c'est cette re-découverte d'une formule cinématographique qui est loin d'avoir perdu ses droits à l'existence, formule où le son retrouve l'image pour replacer la pellicule non devant une rampe, mais devant une caméra.

L'Enfer des Anges a bien des côtés critiquables. On lui pardonnera beaucoup à cause de l'émotion que nous apportent ses éclairages et ses contre-jours, son rythme naïf aux intentions peut-être trop manifestes mais au style propre et prenant. Concessions pour concessions, nous aimons mieux celles faites au populisme désabusé de l'atmosphère, que la soumission habituelle à la parole-fléuve, négation de l'image. On trouvera chez Christian Jaque des impressions à la Carné et même, parfois, à la René Clair. Mais en ne lui en voudra pas comme d'un plagiat, on l'en félicitera plutôt comme quelqu'un qui a su s'approcher de l'âme qui est en la caméra.

On connaît le sujet de *L'Enfer des Anges* : la vie des gosses de la zone, « anges aux figures sales » et aux noms inscrits sur les registres des maisons de correction. Un exploitateur de leur misère réussit à les enfoncer dans leur désolation, un homme simple, bon et droit les en sortira. Suite d'épisodes qui sont des faits-divers si l'on veut, mais où le réalisme trop brutal sait s'effacer, se fondre en une atmosphère d'ensemble qui atteint parfois à des touches d'une vraie et pure sincérité artistique.

Espérons que les critiques qui ont censuré *La Fille du Puisier* n'oseront pas s'accrocher à ce qu'il y a de mélodramatique, voire de conventionnel dans le film. Ils ne trouveront en tout cas rien à redire à l'interprétation, qui ne comporte pourtant aucun des grands noms de nos films « à émotion ». Soyons heureux d'avoir le visage si pur de Louise Carletti, félicitons-nous que Jean Claudio réussisse à être direct et puissant sans le moindre emprunt aux artifices nau-séabonds des enfants-prodiges, aimons l'équilibre de gosses qui entourent ces deux-là et en-

registrons que les adultes eux aussi, contrairement à ce qui arrive souvent dans les films axés sur les gosses, soient excellents : Brochard, Dorville, Lucien Galas, Sylvia Bataille, Bergeron, et surtout Jean Tissier, dont la composition vaut celle de Jules Berry dans *Le Crime de M. Lange* — et ce n'est pas peu dire...

L. S.

JEUNESSE TRIOMPHANTE.

On a quelque peu abusé, depuis un certain temps, du mot « jeunesse », et le public a fini par réagir de manière à faire comprendre aux réalisateurs qu'un film n'est pas nécessairement jeune parce que les interprètes conjuguent à tout bout de champ : je suis jeune... tu es jeune... nous sommes jeunes...

Avouons que les Américains, au moins savent traduire le besoin réel de jeunesse dans notre cinéma actuel d'une manière qui ne tient pas des procédés de suggestion du Docteur Coué. Aucune tirade professorale dans *Jeunesse Triomphante*, aucune proclamation sur le « mal de la jeunesse » ou sur les « jours heureux » de la jeunesse ou sur les « problèmes » de la jeunesse. Les problèmes sont là pourtant, et avec eux les joies et les misères. Mais le tout est enlevé en mouvement et en fraîcheur, et voilà un film authentiquement jeune sans que le dialogue éprouve le besoin d'épeler le mot à chaque tour de bobine.

Jeunesse triomphante nous raconte l'odyssée d'un innocent traqué par la justice — les Américains ne poussent pas l'originalité jusqu'à renoncer entièrement aux idées d'un scénario à succès comme celui de *Je suis un criminel* — aigri et méfiant, prêt à voir un ennemi dans tous les hommes qu'il rencontre, mais remonté peu à peu par le contact de quelques braves gens et finalement guéri par l'amour d'une femme qui est précisément la fille de son géolier.

L'action ainsi amorcée est fertile en rebondissements, lesquels rebondissements n'ont pas toujours un lien bien solide entre eux. Mais qu'importe, puisque notre intérêt ne se lasse pas et qu'à aucun moment le confort du fauteuil ne détourne notre attention de l'écran.

John Garfield et Priscilla Lane sont les interprètes du film, le premier un peu sombre à la longue, mais vrai et vivant — que Jean Servais en prenne de la graine — la seconde, jolie et émouvante, pure et jeune, la plus grande part de talent, à coup sûr, de la famille Lane.

L. S.

LA VIEILLE FILLE.

La Vieille Fille, c'est une vie, une vie avec ses événements, mais aussi avec son cours, long et parfois fastidieux ; une vie qui part bien, merveilleusement bien même... puis qui se casse, et qui se continue ; c'est d'une sobriété à laquelle on ne résiste guère, on sort de là en larmes, ou crispé ou hargneux, ou tout simplement enthousiaste, selon ses réflexes, mais qu'importe ! on a été pris, littéralement écrasé, on n'a aucune envie de discuter, de chicaner, ni de critiquer. Deux jours après — les films sont comme les bons vins, il faut en parler pour en jouir pleinement — on essaie de comprendre et d'analyser.

Certes, on pourrait critiquer, on peut toujours reprocher au sujet sa sentimentalité extrême, une certaine exagération dans la dureté des situations, mais tout cela est compensé par l'excessive habileté de Ed. Goulding qui, bien avant nous, l'a compris et a su raconter son histoire comme il le fallait, sans emphase, sans effets apparents qui puissent détourner l'attention du sujet en lui-même. Ce film apparaît d'une extrême netteté, cette mise en scène précise, presque un peu sèche donne le rythme que suivent chacun des interprètes qui, dominés par Bette Davis et Miriam Hopkins, composent un ensemble où rien ne détonne, Georges Brent, l'homme qui axe tout le drame et dont la brève apparition, au début, est pleine d'allure et de force, la grand-mère, Donald Crisp, le docteur, seul personnage fixe, confident et conseiller, est pour nous l'élément reposant, et le fil conducteur de l'action ; la vieille gouvernante, les deux frères Brandon, personnages plus effacés... chacun est à sa place, où nous l'attendions en somme, dans ce cadre de la bourgeoisie américaine, après la guerre de sécession.

... Et puis, et puis il y a Miriam Hopkins et Bette Davis, les deux cousines qui « prenant le départ » ensemble arrivent chacune à des résultats opposés. Miriam Hopkins, la joie et la ténacité, un être dur pour sauver son bonheur, égoïste et presque inconsciemment méchant, que la vie, somme toute heureuse et bien remplie incline à la douceur et à l'indulgence ; Bette Davis, la jeune fille douce et gaie suit une évolution inverse ; elle n'obtient l'homme qu'elle aime que parce que sa sœur l'a repoussé, il meurt

(La fin en page 10).

JE VAIS VOUS RACONTER ...

ALTITUDE 3.200

Une ville, une grande ville anonyme, et sept jeunes gens qui s'y rencontrent. Ils ont fait tous les métiers, passé par toutes les peines, souffert chacun à sa façon : le chauffeur de taxi, le séminariste, les chômeurs.

C'est Armand qui a l'idée. Armand fait toute la journée l'automate de publicité, aux cheveux poudrés et aux faux-cils métalliques. Mais le soir, il médite et quand, après s'être disputé avec son patron, il retrouve les amis, c'est pour leur soumettre sa proposition : ils vont partir tous ensemble, abandonner la ville et ses bassesses, refaire leur vie ailleurs, loin, haut, au milieu des neiges de la montagne.

Et les voilà à l'altitude 3200, dans un chalet abandonné dont ils ont fait leur nouvelle patrie, leur « république des garçons ». Mais cette république des garçons, le hasard ou le destin, va l'élargir aussitôt. Un groupe de jeunes filles, égaré dans la montagne, vient trouver refuge au chalet et six d'entre elles, séduites par le rêve des garçons, décident de rester avec eux.

Ils sont treize maintenant, et la vie s'organise. Sous la direction de Victor, le chef qu'ils ont élu, on construit des barrages sur le torrent, on aménage des pistes, consolide la maison. Il faut lutter, comme avant, mais

cette lutte désormais se passe au grand air qui en chasse toute amertume, e'le se passe au coude à coude, dans l'amitié que ne troublent pas encore les relents des bassesses d'en bas.

Ils sont treize, mais il y a six jeunes filles. Comment garder pure leur amitié, quand les caractères individuels commencent à jouer, quand la jalousie commence à naître entre Armand, l'instigateur de cette évasion, et Victor, le chef qui se laisse griser par son autorité nouvelle ? Des querelles surgissent, vent jusqu'à la bagarre. Tout va-t-il se terminer ainsi, pire qu'en bas, vont-ils redescendre avec la haine au cœur et le fiel à la bouche ?

Non, car il y a la montagne, la nature déchainée qui exige, pour être combattue, l'union des faibles. Au moment où la troupe, séparée en deux camps, s'apprête à redescendre, les avalanches de printemps coupent la route. Les voici bloqués, avec presque plus de provisions, avec trois allumettes en poche, avec un blessé à soigner aussi, car Armand a été la victime d'une des bagarres. La montagne les tient, et les souffrances qu'elle leur impose réveillent ce qu'il y a de meilleur dans chacun de ces garçons et de ces filles.

On se serre autour du feu unique qu'ils ont réussi à allumer, il n'y a plus de clans ennemis, et pour retrouver deux camarades égarés, les équipes de secours se relèvent d'heure en heure, soutenues, dans cette dure nuit de lutttes contre la tempête, par une atmosphère de solidarité et de fraternité qui balaie tous les miasmes et toutes les jalousies.

Et quand ils redescendent vers la ville, ce sera en chantant, unis, heureux, armés contre leurs propres défauts autant que contre les avatars de la vie, aguerris et purifiés par l'implacable tempête qui soulevait les neiges à l'altitude 3200.

R. de LECRAN.



(Suite de la page 9)

presqu'aussitôt à la guerre ; pour élever et cacher son enfant elle crée un orphelinat, la vie passe, sa sœur lui brise ses velléités de recommencement, la recueille et lui enlève l'affection de sa fille ; Charlotte deviendra la Tante Charlotte, « vieille fille revêche qui n'a jamais aimé ».

Miriam Hopkins rayonnante a trouvé ici un rôle à sa taille, tel qu'on ne lui en avait confié depuis *Dr Jekyll*, son éclat, son autorité justifie et fait accepter ce que le film pourrait avoir d'un peu outré et pénible.

A côté d'elle, Bette Davis marque encore une image incoubable, après celle de *L'Inconnue*, de *L'Intruse*, de *Victoire sur la nuit*. Quelle jeunesse dans le début ! Quelle gamme et quelle richesse de sentiments à la fin sur le masque durci de la vieille fille et surtout quel étonnant composition, au moment où Charlotte couvre son orphelinat ; elle a encore toute sa jeunesse mais en même temps on sent qu'elle est devenue femme et a renoncé. Comment Bette Davis marque-t-elle cette impression d'abandon, d'irréparable, malgré les possibilités que présente encore l'action ? On ne saurait le dire mais là, comme dans la scène de la consultation de *Victoire sur la nuit*, la fatalité est effectivement présente. C'est inexplicable c'est le miracle du vrai comédien, être exceptionnel qui n'a rien à voir avec la vedette. En dehors du jeu, de l'admiration, de l'émotion, c'est le mystère et sa révélation qui nous serre la gorge, si fort !

R. M. ARLAUD.



Une scène d'ensemble dans Altitude 3.200 d'après la pièce de Julien Luchaire

EPLUCHURES

Dans *Dimanche Illustré* nous cueillons ces appréciations de Bette Davis sur elle-même et sur ses camarades :

« Je, sais que je ne suis pas belle, mais je m'en moque, je peux même dire que je m'en moque de plus en plus. »

« Le visage de Joan Crawford est trop large, le cou de Greta Garbo trop maigre, la bouche de Katherine Hepburn trop mince, le nez de Myrna Loy trop court et trop imprudent. Mais toutes ces femmes possèdent ce charme intangible sans lequel la beauté n'est qu'un vain présent du ciel.

Ginger Rogers est trop maigre et pleine de taches de rousseur mais elle rend merveilleusement en photographie. Carole Lombard a des mâchoires disproportionnées et cependant son visage produit sur le public un effet formidable. Claudette Colbert a des pommettes hautes et proéminentes.

SUR LA CROISSETTE

« Comme beaucoup de jeunes et élégantes cyclistes, Katla Lova a adopté le classique pantalon de flanelle grise. Elle est d'ailleurs charmante ainsi, et combien ont déploré de ne pas voir plus souvent son profil pur et délicat éclairer nos écrans.

« Nous allons revoir très prochainement Lyne Clowers qui a profité de quelques semaines de séjour ici pour mettre au point un tour de chant. La spirituelle fantasiste nous fera un peu revivre Paris d'avant-guerre.

« Pierre Jourdan... vient de nous quitter pour être à Paris le partenaire de Danielle Darrieux dans *Son premier rendez-vous*, dont le scénario est de Henri Decoin. Quant à Jean Mercanton il a revêtu l'uniforme vert des camps de jeunesse où il doit séjourner huit mois.

F. BARRÉ.

DIABETE

GUERISON ASSURÉE
par les Cachets CABAGNO
Prix: 25 fr. - Ph. BEAUCHAMP
5, Cours St-Louis - MARSEILLE

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Actier, Vulcanite
Assurances Sociales

MARSEILLE MOBILIER

Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapisserie

65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE



A PARIS

« Depuis le 24 avril, *La Fille du Pâtissier* passe au cinéma Madeleine.

« On annonce pour bientôt la présentation de *Volpone*, le film de Maurice Tourneur qui avait été plusieurs fois interrompu. Cette production tirée de l'œuvre de Jules Romain est interprétée par Harry Baur, Louis Jouvet, Charles Dullin, Fernand Ledoux, Marion Dorian, Temerson, Jacqueline Delubac et Alex Rignault.

« Au « Biarritz », de nombreuses personnalités ont assisté à la première de *Bel Ami* : Daniello Darrieux, Arletty, Simone Renant, Junie Astor, Monique Roland, Francine Bessy, Foun-Sen, Marcelle Pradot, Myno Burney, Marcel L'Herbier, Raymond Bordenie, Henri Decoin, Christiane Janu, Pierre Véry, Jean Dréville, Georges Lacombe, Léo Joannon, Robert Le Vigan, etc.

« La presse parisienne a assisté aux studios de Neuilly et de Billancourt à des prises de vues du *Dernier des Six* et de *L'Assassinat du Père Noël*.

« Le « César » a présenté *Le Roman de Renard*, d'Irène et Ladislav Starévitich.

NOUVELLES DU CANADA

« Quelques bons films ont été projetés récemment à Montréal. En ce qui concerne les films français, citons *Dernière jeunesse* avec Ralmu, J. Delubac et Pierre Brasseur ; *L'homme du Niger*, avec V. Francen et Harry Baur ; *La femme de nos rêves*, avec Suzy Vernon et Roland Toutain. La critique a été particulièrement élogieuse pour les deux premiers. Pour les films de langue anglaise, citons *Kitty Foyle*, une production R. K. O. dans laquelle Ginger Rogers révèle ses talents de comédienne. Elle est entourée magistralement par James Craig et Denis Morgan ; *Philadelphia Story*, un chef-d'œuvre que l'on classe parmi les meilleures productions de l'année et qui montre Katherine Hepburn (qui a la peut-être le plus beau rôle de sa carrière) incarnant une jeune fille de la Société, aux goûts excentriques, aux côtés de Cary Grant et de James Stewart ; *Virginia*, un film technicolor avec Madeleine Carroll, Fred Mac Murray et Stirling Hayden, le nouveau jeune premier de Paramount ; *Dulcy*, une production M.G.M. avec Ann Sothern, Ian

NOUVELLES DE PARTOUT

« Dolores del Río vient d'être engagée par la Société des Ets Cinématographiques Latino-Américains pour tourner au Mexique le film *Santa*.

« Une nouvelle venue à Hollywood : Janine Crispin, l'artiste française qui faisait partie de la troupe du Gymnase à Paris, est arrivée dans la capitale américaine du film et a réussi à avoir un rôle dans une production en cours.

« Entre cent mille autres on prête à Marcel Pagnol le projet d'ériger des studios à Montecarlo et de tourner *Si j'étais roi* avec Tino Rossi !

« Simone Simon a terminé un tour de chant à Chicago et est rentrée à Hollywood pour tourner un rôle de second plan dans un film R.K.O.

« Conchita Montenegro est la vedette du film *La Naissance de Salomé* que Jean Choux vient de tourner en Espagne.

« On annonce d'Hollywood que les prises de vues de *Jeanne de Paris*, le premier film améri-

cain de Michèle Morgan, sont interrompues jusqu'en juillet. Entre temps, Michèle Morgan va interpréter *Voyage dans l'Épouvante*.

« Les Américains vont moins au cinéma, affirme *Dimanche Illustré*, en se basant sur des statistiques. En 1940, 80 millions de spectateurs ont visité les cinémas des Etats-Unis, soit 5 millions de moins qu'en 1939. Rappelons en même temps qu'en 1930 le nombre avait atteint 110 millions tandis qu'en 1932 il avait baissé jusqu'à 60 millions.

« Marc Chadourne dont on avait, par erreur, annoncé la mort en zone occupée, se trouve à Hollywood où il écrit des scénarios. Jacques Devay y séjourne également ainsi que Maurice Diamant-Berger. Tous deux travaillent pour les compagnies californiennes.

« La Direction des Beaux-Arts a nommé une commission pour étudier la réglementation de la profession théâtrale. Voici quelques-unes des membres choisis : André Brasseur, Henri Clerc, H. R. Lenormand, Charles Méré, Louis Beylits, etc.

« Viviane Romance et Georges Flamant s'apprêtent à tourner un film d'Edmond T. Gréville avec Jean Tissier et Claude Dauphin. On parle également de Carette.

« Serge Veber et Jean Boyer écrivent une opérette qui sera créée la saison prochaine au Palais-Royal. La musique est de Georges Van Parys.

« Jean Mercanton jouera aux côtés de Madeleine Solagne et de Jean Datrand dans le nouveau film de Maurice Cloche sur le marché noir.

« Germaine Montero jouera probablement aux côtés de Tino Rossi dans *Le Soleil a toujours raison*.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Les
GALERIES BARBES
ont meublé
LE FOYER
du
CINÉ-CLUB
"Les Amis de la Revue de l'Ecran"

Le Gérant: A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON



Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉ DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

LES PROGRAMMES

DE LA SEMAINE

MARSEILLE

ALCAZAR, 42, cours Belsunce. — Miracle d'Amour, Trafic d'hommes.
 ALHAMBRA, St-Henri. — La vierge folle.
 ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — Invitation au bonheur, Cavalier de l'Ouest.
 ARTISTICA, l'Estaque-Gare. — Ferie de la Glace, Nôgana.
 ARTISTIC, 12, bd Jardin-Zoologique. — Capitaine Fury.
 BOMPARD, 1, boul. Thomas. — Serenade.
 CAMERA, 112, La Canebière. — La kermesse héroïque.
 CANET, r. Berthe. — Richard le Téméraire.
 CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
 CASINO, Mazargues. — Programme non communiqué.
 CASINO, St-Henri. — Ecole des Detectives, Couple invisible.
 CASINO, St-Louis. — César.
 CASINO, St-Loup. — La poupée vivante, Empreinte du loup solitaire.
 CENTRAL, 90, r. d'Aubagne. — Un grand bonhomme, Vallée sans loi.
 CESAR, 4, pl. Castellane. — Nuit de Décembre, Tragédie de la Jungle.
 CHATELET, 3, av. Cantini. — Programme non communiqué.
 CHAVE, 21, boul. Chave. — Programme non communiqué.
 CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. — Mélodie de la jeunesse.
 CHIC, 28, rue Belle de Mai. — Mon cœur t'appelle.
 CINEAC, Petit Marseillais, 74, Canebière. — Actualités, Primerose.
 CINEAC, Petit Provençal, c. Belsunce. — Actualités, Mandalay.
 CINEAC, St-Barnabé. — Police Mondaine, Eusèbe député, Epreuve de la haine.
 CINEVOG, 36, La Canebière. — Le printemps de la vie, Le mort qui marche.
 CINEVOX, boul. Notre-Dame. — André Hardy cow-boy, Affaire Garden.
 CLUB, 112, La Canebière. — Altitude 3.200.
 COMEDIA, 60, r. de Rome. — Le Train pour Venise.
 COSMOS, l'Estaque. — La charrette fantôme, Douairière et les gangsters.
 EGRAN, La Canebière. — Vivent les Etudiants.
 ELDO, 24, pl. Castellane. — L'Intrigante, L'Homme qui revient.
 ETOILE, 21, boul. Dugommier. — S. O. S. Sahara, Anny a le béguin.
 FAMILIAL, 46, ch. de la Madrague. — Carrousel, La belle hongroise.
 FLOREAL, St-Julien. — Gde Parade de Walt Disney, Sherlock Holmes.
 FLOREOR, St-Pierre. — Programme non communiqué.
 GLORIA, 46, quai Maréchal-Pétain. — Programme non communiqué.
 GYPTIS, Belle-de-Mai. — Tarzan trouve un fils.
 IDEAL, 335, r. de Lyon. — Programme non communiqué.
 HOLLYWOOD, 38, r. St-Ferréol. — Noix de coco, Joyeuse aventure.
 IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Programme non communiqué.
 IMPERIAL, r. d'Endoume. — La belle cabaretière, L'étrange aventure.
 LACYDOM, 12, quai Maréchal-Pétain. — Le lien sacré, Allo l'écoute.
 LENCHE, 4, pl. de Lenche. — Charlot joue Carmen, Amiral mène la danse.
 LIDO, Montolivet. — Emporte mon cœur.

LIDO, Saint-Antoine. — César.
 LUX, 24 boul. d'Arras. — Trois camarades, Rois de la gaffe.
 MADELEINE, 36, av. Maréchal-Foch. — Le feu de paille, Courrier de l'Ouest.
 MAGIC, St-Just. — La guerre des gosses, Troubles au Canada.
 MAJESTIC, 53, r. St-Ferréol. — Altitude 3.200.
 MASSILIA, 20, rue Coisserie. — Les deux gosses, Le démolisseur.
 MODERN, La Pomme. — Le grand Ziegfeld.
 MODERN, Plan-de-Cuques. — La Goualeuse, Le concierge revient de suite.
 MONDAIN, 166, bd Chave. — Les Flibustiers, Paradis des amoureux.
 MONDIAL, 150, ch. des Chartreux. — Hôtel impérial, Ennuis de ménage.
 NATIONAL, 21 bd National. — Monsieur Hector, Charlie Chan à l'Opéra.
 NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — Angélica, Fantôme du Cirque.
 NOVELTY, quai Mar-Pétain. — Rich. le Tém., Troubles au Canada, Cap. d'un soir.
 ODDO, bd Oddo. — Le joueur d'échecs, Le Fouet venqueur.
 ODEON, 162 La Canebière. — Le prix de vertu (sur scène).
 OLYMPIA, 36, pl. Jean-Jaurès. — Seuls les anges ont des ailes.
 PALACE St-Lazare, r. Hoche. — Le rev. justicier, Filles cour., Sa douce maison.
 PARIS-CINE, r. des Vignes. — Programme non communiqué.
 PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — Le Danube bleu.
 PHOCEAC, 38, La Canebière. — La piste du sud, Drame rapide 23.
 PLAZA, 60, boul. Oddo. — Panique au cirque, Le secret du coffre.
 PRADO, av. Prado. — Suez, Pas de pitié pour les kidnapers.
 PROVENCE, 42, boul. Major. — Le drame de Shanghai.
 QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — Tom Sawyer.
 REFUGE, r. du Refuge. — Programme non communiqué.
 REGENT, La Gavotte. — Programme non communiqué.
 REGENCE, St-Marcel. — Sur parole, Fils de Frankenstein.
 REGINA, 209, av. Capelette. — Richard le Téméraire, 52^e Rue.
 REX, 58, r. de Rome. — Lune de miel à Bali, Homme qui terror. New-York.
 REXY. — Hôtel Impérial, Ennuis de ménage.
 RIATO, 31, r. St-Ferréol. — Le monde est merveilleux, Nanette a trois amours.
 RIO, l'Estaque-Riaux. — Empreinte, Loup solitaire.
 RITZ, St-Antoine. — Accord final, Le match tragique.
 ROXY, 32, r. Tapis-Vert. — Le roi des gueux, Bulldog Drummond en Afrique.
 ROYAL, 2, av. Capelette. — Chasseur de chez Maxim's, Homme qui vient.
 ROYAL, Ste-Marthe. — Mon fils a tué, Pensionnat de jeunes filles.
 SAINT-CAROL 8, c. de Lorraine. — Trag. de la forêt rouge, La griffe du has.
 SAINT-THEODORE, r. des Dominicaines. — Sa bonne étoile, Escadrille du diable.
 SPENDID, St-André. — Le grand élan, Homme aux 100 voix.
 STAR, 29, rue de la Darse. — Cette nuit est notre nuit, Baboon.
 STUDIO, 112 Canebière. — Lune de miel à Bali, Homme qui terr. New-York.
 TIVOLI, 33, rue Vincent. — Au soleil de Marseille, L'appel du Loup.
 TRIANON, St-Jér.-La Rose. — Nuits blanches, St-Péters., Eulinie au-as-tu fait?
 VARIETES, rue de l'Arbre. — Les cinq sous de Lavarède, Méditerranée.
 VAUBAN, r. de la Guadeloupe. — Le brig. sauvage, Bulldog Drummond en péril.



Aliette R. à Nice. — Eh bien ! Vous l'avez eu l'article sur Errol Flynn, avant même que votre lettre ne nous soit parvenue... Vous ne pouvez vous plaindre d'être rapidement servi !

Michel R. à Clermont-Ferrand. — Il y a Conchita Monténégro et Rosita Monténégro, mais vous voulez sûrement parler de Conchita qui se révéla il y a une dizaine d'années dans un film muet fameux *La Femme et le pantin*. Depuis on la vit entre autres dans *La Vie parisienne* et *L'Or du Cristobal*; elle fit également, avec Maurice Cam, *Bifur 3*, film interrompu par la guerre. Pour Kay Francis, la liste est

trop longue et dépasserait le cadre d'un courrier, mais vous faites erreur lorsque vous parlez d'elle dans *Le Drame de Shanghai* qui fut tourné en France alors que cette actrice n'a jamais quitté l'Amérique. Ses principaux films — en attendant un article qui vous donnera détails plus complets — ont été *Voyage sans retour*, *Bureau des Epaves*, *Mandalay*, *La Tornade*, et le plus récent que nous puissions voir en France *L'Autre*. La difficulté des relations postales avec l'Amérique rend très aléatoire l'envoi d'une photo.

R. à Marseille. — Si vous voulez vous préparer à une car-

rière de comédien, ce n'est pas tant de « club » qu'il s'agit (car nous vous parlerions de celui des amis de la *Revue de l'Ecran*) — que d'école. En dehors de la *Bibliothèque au travail*, que vous connaissez il existe à Marseille l'école du Théâtre du Temps qui dirige Pierre Valde. Adressez-vous directement à lui, il donne ses cours tous les mardis et vendredis de 17 h. 30 à 19 heures au local, 45, Rue Sainte.

Paul B., à Marseille. — Il n'existe pas actuellement à Marseille d'école technique du cinéma. On peut certainement assister aux séances du *Club des Cinéastes Amateurs de Provence*, mais pour plus amples renseignements adressez-vous directement à leur siège. Nous leur transmettons du reste votre lettre.

M. R. — Voilà votre « preuve écrite ». C'est Herbert Marshall qui jouait le rôle du docteur dans *Adieu pour toujours*; que votre amie croie de confusion car pour remarquables qu'ils soient tous deux, ces deux acteurs sont fondamentalement différents. Nous parlerons, un jour pas très lointain, de Deanna Durbin, mais ayez un peu de patience. Notre service de photos sera sous peu à même de vous donner satisfaction, lisez nos informations à ce sujet dans cette rubrique.

AMLEIO PALERMI EST MORT.

— On annonce de Rome la mort du réalisateur italien Amleto Palermi qui était une des figures les plus populaires du cinéma transalpin. Il avait commencé son activité professionnelle en 1914 et avait immédiatement conquis une popularité européenne. En 1939, un référendum organisé par la revue *Cinéma*, dirigée par Vittorio Mussolini le classe le meilleur réalisateur italien pour son film *Cavalleria Rusticana*.



La ligne de 33 lettres, espaces au signes:

Demandes d'emploi: 4 Frs.
 Autres rubriques: 7 fr. 50.

*

STENO-DACTYLO, bonne instruction, est demandée pour la demi-journée. Ecrire à La Revue, avec références et prétentions.

(38)